

J'espère toutefois qu'un cœur si magnanime
 Ne sacrifiera point les pleurs des malheureux
 Aux intérêts du sang qui vous unit tous deux.
 Vous devez à ces mots reconnoître Pharnace :
 C'est lui, seigneur, c'est lui dont la coupable audace
 Veut, la force à la main, m'attacher à son sort
 Par un hymen pour moi plus cruel que la mort.
 Sous quel astre ennemi faut-il que je sois née !
 Au joug d'un autre hymen sans amour destinée,
 A peine suis-je libre et goûte quelque paix,
 Qu'il faut que je me livre à tout ce que je hais.
 Peut-être je devrois, plus humble en ma misère,
 Me souvenir du moins que je parle à son frère :¹
 Mais, soit raison, destin, soit que ma haine en lui
 Confonde les Romains, dont il cherche l'appui,
 Jamais hymen formé sous le plus noir auspice²
 De l'hymen que je crains n'égalait le supplice.
 Et si Monime en pleurs ne vous peut émouvoir,
 Si je n'ai plus pour moi que mon seul désespoir,
 Au pied du même autel où je suis attendue,
 Seigneur, vous me verrez, à moi-même rendue,
 Percer ce triste cœur qu'on veut tyranniser,
 Et dont jamais encor je n'ai pu disposer.

1. Quelle grâce touchante, quel art et quel charme de style dans ce discours de Monime ! Avec combien d'adresse elle excuse sa haine contre Pharnace ! Comme elle flatte, sans le savoir et sans paraître s'en douter, tous les sentiments les plus chers au cœur de Xipharès ! Quelle situation délicate et intéressante ! Enfin que de naturel et de simplicité dans sa douleur ! Quelle mesure dans le dessein qu'elle annonce de se donner la mort ! ce n'est point une menace fastueuse : c'est le désespoir d'un cœur noble et généreux. (G.)

2. Quand ce mot est au figuré, comme *sous vos auspices* pour *sous votre protection*, il n'a point de singulier. Il en a un quand il est, comme ici, au propre, pour *augurium*. (L. R.)

XIPHARÈS.

Madame, assurez-vous de mon obéissance ;
 Vous avez dans ces lieux une entière puissance :
 Pharnace ira, s'il veut, se faire craindre ailleurs,
 Mais vous ne savez pas encor tous vos malheurs.

MONIME.

Hé ! quel nouveau malheur peut affliger Monime,
 Seigneur ?

XIPHARÈS.

Si vous aimer c'est faire un si grand crime,
 Pharnace n'en est pas seul coupable aujourd'hui ;
 Et je suis mille fois plus criminel que lui.

MONIME.

Vous !

XIPHARÈS.

Mettez ce malheur au rang des plus funestes ;
 Attestez, s'il le faut, les puissances célestes
 Contre un sang malheureux, né pour vous tourmenter,
 Père, enfants, animés à vous persécuter ;
 Mais, avec quelque ennui que vous puissiez apprendre
 Cet amour criminel qui vient de vous surprendre,
 Jamais tous vos malheurs ne sauroient approcher
 Des maux que j'ai soufferts en le voulant cacher.
 Ne croyez point pourtant que, semblable à Pharnace,
 Je vous serve aujourd'hui pour me mettre en sa place ;
 Vous voulez être à vous, j'en ai donné ma foi,
 Et vous ne dépendrez ni de lui ni de moi.
 Mais, quand je vous aurai pleinement satisfaite,
 En quels lieux avez-vous choisi votre retraite ?
 Sera-ce loin, madame, ou près de mes États ?
 Me sera-t-il permis d'y conduire vos pas ?

Verrez-vous d'un même œil le crime et l'innocence ?
En fuyant mon rival, fuirez-vous ma présence ?
Pour prix d'avoir si bien secondé vos souhaits,
Faudra-t-il me résoudre à ne vous voir jamais ?

MONIME.

Ah ! que m'apprenez-vous !

XIPHARÈS.

Hé quoi ! belle Monime,
Si le temps peut donner quelque droit légitime,
Faut-il vous dire ici que le premier de tous
Je vous vis, je formai le dessein d'être à vous,
Quand vos charmes naissants, inconnus à mon père,
N'avoient encor paru qu'aux yeux de votre mère ?
Ah ! si, par mon devoir forcé de vous quitter,
Tout mon amour alors ne put pas éclater,
Ne vous souvient-il plus, sans compter tout le reste,
Combien je me plaignis de ce devoir funeste ?
Ne vous souvient-il plus, en quittant vos beaux yeux,
Quelle vive douleur attendrit mes adieux ?
Je m'en souviens tout seul : avouez-le, madame,
Je vous rappelle un songe effacé de votre âme.
Tandis que, loin de vous, sans espoir de retour,
Je nourrissois encore un malheureux amour,
Contente, et résolue à l'hymen de mon père,
Tous les malheurs du fils ne vous affligeoient guère.*

MONIME.

Hélas !

XIPHARÈS.

Avez-vous plaint un moment mes ennuis ?

* VAR. Tous les malheurs du fils ne vous occupoient guère.

MONIME.

Prince,... n'abusez point de l'état où je suis.

XIPHARÈS.

En abuser, ô ciel ! quand je cours vous défendre,
Sans vous demander rien, sans oser rien prétendre ;
Que vous dirai-je enfin ? lorsque je vous promets
De vous mettre en état de ne me voir jamais !

MONIME.

C'est me promettre plus que vous ne sauriez faire.

XIPHARÈS.

Quoi ! malgré mes serments, vous croyez le contraire ?
Vous croyez qu'abusant de mon autorité,
Je prétends attenter à votre liberté ?
On vient, madame, on vient : expliquez-vous, de grâce.
Un mot.

MONIME.

Défendez-moi des fureurs de Pharnace ;
Pour me faire, seigneur, consentir à vous voir,
Vous n'aurez pas besoin d'un injuste pouvoir.

XIPHARÈS.

Ah, madame !

MONIME.

Seigneur, vous voyez votre frère.

SCÈNE III.

MONIME, PHARNACE, XIPHARÈS.

PHARNACE.

Jusques à quand, madame, attendrez-vous mon père ?
Des témoins de sa mort viennent à tous moments

Condamner votre doute et vos retardements.
 Venez, fuyez l'aspect de ce climat sauvage,
 Qui ne parle à vos yeux que d'un triste esclavage :
 Un peuple obéissant vous attend à genoux,
 Sous un ciel plus heureux et plus digne de vous.
 Le Pont vous reconnoît dès longtemps pour sa reine :
 Vous en portez encor la marque souveraine ;
 Et ce bandeau royal fut mis sur votre front
 Comme un gage assuré de l'empire de Pont.
 Maître de cet État que mon père me laisse,
 Madame, c'est à moi d'accomplir sa promesse.
 Mais il faut, croyez-moi, sans attendre plus tard,¹
 Ainsi que notre hymen presser notre départ :
 Nos intérêts communs et mon cœur le demandent.
 Prêts à vous recevoir, mes vaisseaux vous attendent ;
 Et du pied de l'autel vous y pouvez monter,
 Souveraine des mers qui vous doivent porter.

MONIME.

Seigneur, tant de bontés ont lieu de me confondre.
 Mais, puisque le temps presse, et qu'il faut vous répondre,
 Puis-je, laissant la feinte et les déguisements,
 Vous découvrir ici mes secrets sentiments ?*

PHARNACE.

Vous pouvez tout.

MONIME.

Je crois que je vous suis connue.

1. C'est le seul vers faible dans cette magnifique tirade de Pharnace, remplie de vers admirables. Pharnace, d'après son caractère fourbe, veut éblouir Monime par le faste des promesses, par un vain étalage de grandeur. Remarquez surtout la beauté et l'harmonie du dernier vers. (G.)

* VAR. *Puis-je, en vous proposant mes plus chers intérêts,
 Vous découvrir ici mes sentiments secrets?*

Éphèse est mon pays; mais je suis descendue¹
 D'aïeux, ou rois, seigneur, ou héros qu'autrefois
 Leur vertu, chez les Grecs, mit au-dessus des rois.
 Mithridate me vit; Éphèse, et l'Ionie,
 A son heureux empire étoit alors unie :*
 Il daigna m'envoyer ce gage de sa foi.
 Ce fut pour ma famille une suprême loi :
 Il fallut obéir. Esclave couronnée,
 Je partis pour l'hymen où j'étois destinée.
 Le roi, qui m'attendoit au sein de ses États,
 Vit emporter ailleurs ses desseins et ses pas,
 Et, tandis que la guerre occupoit son courage,
 M'envoya dans ces lieux éloignés de l'orage ;
 J'y vins : j'y suis encor. Mais cependant, seigneur,
 Mon père paya cher ce dangereux honneur :
 Et les Romains vainqueurs, pour première victime,
 Priront Philopœmen, le père de Monime,²
 Sous ce titre funeste il se vit immoler ;
 Et c'est de quoi, seigneur, j'ai voulu vous parler.
 Quelque juste fureur dont je sois animée,
 Je ne puis point à Rome opposer une armée ;
 Inutile témoin de tous ses attentats,
 Je n'ai pour me venger ni sceptre ni soldats ;

1. Tout ce que Monime dit ici étoit sans doute connu de Pharnace; mais elle ne lui rappelle *ses aïeux et sa naissance* que parce que Pharnace paroît l'oublier en lui parlant d'un ton impérieux. L'auteur ne pouvoit avec plus d'adresse faire connoître Monime aux spectateurs. (L. B.) — Selon Plutarque, Monime n'étoit point d'Éphèse, mais de Milet. (*Vie de Lucullus*, chap. IX.)

* VAR. *A son heureux empire étoit encore unie.*

2. Il ne peut être ici question du célèbre Philopœmen, chef des Achéens, mort longtemps avant la naissance de Mithridate; mais il y a beaucoup d'adresse à supposer Monime fille d'un des descendants de ce grand homme :

Enfin je n'ai qu'un cœur. Tout ce que je puis faire,*
C'est de garder la foi que je dois à mon père,
De ne point dans son sang aller tremper mes mains
En épousant en vous l'allié des Romains.

PHARNACE.

Que parlez-vous de Rome et de son alliance ?
Pourquoi tout ce discours et cette défiance ?
Qui vous dit qu'avec eux je prétends m'allier ?

MONIME.

Mais vous-même, seigneur, pouvez-vous le nier ?
Comment m'offririez-vous l'entrée et la couronne
D'un pays que partout leur armée environne,**
Si le traité secret qui vous lie aux Romains
Ne vous en assuroit l'empire et les chemins ?

PHARNACE.

De mes intentions je pourrais vous instruire,
Et je sais les raisons que j'aurois à vous dire,
Si, laissant en effet les vains déguisements,
Vous m'aviez expliqué vos secrets sentiments;***
Mais enfin je commence, après tant de traverses,
Madame, à rassembler vos excuses diverses ;
Je crois voir l'intérêt que vous voulez celer,
Et qu'un autre qu'un père ici vous fait parler.

XIPHARÈS.

Quel que soit l'intérêt qui fait parler la reine,

cette origine donne plus d'éclat et de dignité au personnage ; la haine de Monime pour les Romains se trouve bien motivée par le désir de venger la mort de son père (G.)

* VAR. *Seigneur, je n'ai qu'un cœur. Tout ce que je puis faire,*

** VAR. *D'un pays que la guerre et leur camp environne.*

*** VAR. *Si vous-même, laissant ces vains déguisements,
Vous m'aviez expliqué vos propres sentiments.*

La réponse, seigneur, doit-elle être incertaine ?
Et contre les Romains votre ressentiment
Doit-il pour éclater balancer un moment ?
Quoi ! nous aurons d'un père entendu la disgrâce ;
Et lents à le venger, prompts à remplir sa place,
Nous mettons notre honneur et son sang en oubli !
Il est mort : savons-nous s'il est enseveli ?
Qui sait si, dans le temps que votre âme empressée
Forme d'un doux hymen l'agréable pensée,
Ce roi, que l'Orient, tout plein de ses exploits,
Peut nommer justement le dernier de ses rois,
Dans ses propres États, privé de sépulture,
Ou couché sans honneur dans une foule obscure,
N'accuse point le ciel qui le laisse outrager,
Et des indignes fils¹ qui n'osent le venger ?
Ah ! ne languissons plus dans un coin du Bosphore :
Si dans tout l'univers quelque roi libre encore,
Parthe, Scythe ou Sarmate, aime sa liberté,²
Voilà nos alliés : marchons de ce côté.
Vivons, ou périssons dignes de Mithridate ;
Et songeons bien plutôt, quelque amour qui nous flatte,
A défendre du joug et nous et nos États
Qu'à contraindre des cœurs qui ne se donnent pas.

1. Desfontaines pense que Racine eût mieux fait de mettre *ses indignes fils* au lieu de *des indignes fils* : selon ce critique, la phrase en serait plus claire : *le venger* se rapporterait encore plus immédiatement à Mithridate. L'opinion de l'abbé Desfontaines est raisonnable. Louis Racine prétend qu'il faut nécessairement *d'indignes* ; il ajoute que c'est une faute d'imprimeur, et que l'auteur avait mis, selon toutes les apparences, *et deux indignes fils*. M. Didot a corrigé le vers d'après cette opinion. Pour moi, je suis convaincu que Racine a mis et a voulu mettre *et des indignes fils* : toutes les éditions faites pendant sa vie sont uniformes. (G.)

2. Ce trait est conforme à la lettre que Mithridate écrivit au roi des Parthes, pour lui demander son alliance. (G.) — Voyez la traduction de cette lettre ci-dessus, page 7.

PHARNACE.

Il sait vos sentiments. Me trompois-je, madame?
Voilà cet intérêt si puissant sur votre âme,
Ce père, ces Romains que vous me reprochez.

XIPHARÈS.

J'ignore de son cœur les sentiments cachés ;
Mais je m'y soumettrois sans vouloir rien prétendre,
Si, comme vous, seigneur, je croyois les entendre.

PHARNACE.

Vous feriez bien ; et moi, je fais ce que je doi :
Votre exemple n'est pas une règle pour moi.

XIPHARÈS.

Toutefois en ces lieux je ne connois personne
Qui ne doive imiter l'exemple que je donne.

PHARNACE.

Vous pourriez à Colchos vous expliquer ainsi.

XIPHARÈS.

Je le puis à Colchos, et je le puis ici.

PHARNACE.

Ici ! vous y pourriez rencontrer votre perte...

SCÈNE IV.

MONIME, PHARNACE, XIPHARÈS, PHOEDIME.

PHOEDIME.

Princes, toute la mer est de vaisseaux couverte ;¹

1. Quel coup de théâtre ! Quel changement dans la situation de tous les personnages ! Et c'est une confidente, avec un simple message, qui produit ce grand mouvement ! C'est ainsi que, dans *Phèdre*, le message de Panope,

Et bientôt, démentant le faux bruit de sa mort,
Mithridate lui-même arrive dans le port.

MONIME.

Mithridate !

XIPHARÈS.

Mon père !

PHARNACE.

Ah ! que viens-je d'entendre !

PHOEDIME.

Quelques vaisseaux légers sont venus nous l'apprendre.
C'est lui-même : et déjà, pressé de son devoir,
Arbate loin du bord l'est allé recevoir.

XIPHARÈS, à Monime.

Qu'avons-nous fait !

MONIME, à Xipharès.

Adieu, prince. Quelle nouvelle !

qui vient annoncer la mort de Thésée, fait prendre à la scène une face nouvelle. Ici, nous voyons deux frères et deux rivaux sur le point d'en venir aux mains ; Monime, prête à devenir la proie de Pharnace ou la conquête de Xipharès, lorsque, tout à coup, l'arrivée de Mithridate remet la reine sous le joug d'un mari, et les deux frères sous l'autorité d'un père soupçonneux et cruel, qui, pour satisfaire sa jalousie et sa vengeance, compte pour rien la vie de ses femmes et de ses enfants. Monime, confuse et troublée, se retire. Pharnace, fidèle à son caractère, voit le danger, combine ses ressources, et propose à son frère une révolte ouverte. Xipharès, non moins éclairé sur le danger, mais plus délicat sur les ressources, prend le parti de la soumission. Tous les traits sous lesquels on peint Mithridate dans cette scène contribuent à augmenter l'intérêt en augmentant les alarmes du spectateur sur le sort de Xipharès et de Monime. Il n'y a point de premier acte qui se termine d'une manière plus théâtrale, et qui laisse une plus vive attente : c'est la perfection de l'art. (G.)

SCÈNE V.

PHARNACE, XIPHARÈS.

PHARNACE, à part.

Mithridate revient! Ah, fortune cruelle!
Ma vie et mon amour tous deux courent hasard¹.
Les Romains que j'attends arriveront trop tard.

(A Xipharès.)

Comment faire? J'entends que votre cœur soupire,
Et j'ai conçu l'adieu qu'elle vient de vous dire,
Prince; mais ce discours demande un autre temps :*
Nous avons aujourd'hui des soins plus importants.
Mithridate revient peut-être inexorable :
Plus il est malheureux, plus il est redoutable.
Le péril est pressant plus que vous ne pensez.
Nous sommes criminels, et vous le connoissez :
Rarement l'amitié désarme sa colère;
Ses propres fils n'ont point de juge plus sévère ;
Et nous l'avons vu même à ses cruels soupçons
Sacrifier deux fils pour de moindres raisons.
Craignons pour vous, pour moi, pour la reine elle-même.
Je la plains d'autant plus que Mithridate l'aime.
Amant avec transport, mais jaloux sans retour,

1. Le style, dans cette dernière scène, n'est pas moins admirable que la conduite : tout y est sage, précis, élégant; tous les traits sont justes : le caractère des deux frères se peint dans leurs discours. Cependant on peut reprendre cette expression, *courir hasard*, qui ne paraît pas digne du reste. (G.) — On peut reprendre aussi, trois vers plus bas, *j'ai conçu l'adieu*; *conçu* pour *compris*; ce mot avait ce sens du temps de Racine.

* VAR. Mais nous en parlerons peut-être en d'autres temps.

Sa haine va toujours plus loin que son amour.
Ne vous assurez point sur l'amour qu'il vous porte :
Sa jalouse fureur n'en sera que plus forte.
Songez-y. Vous avez la faveur des soldats;
Et j'aurai des secours que je n'explique pas.
M'en croirez-vous? Courons assurer notre grâce :
Rendons-nous, vous et moi, maîtres de cette place ;
Et faisons qu'à ses fils il ne puisse dicter
Que les conditions qu'ils voudront accepter.

XIPHARÈS.

Je sais quel est mon crime, et je connois mon père ;
Et j'ai par-dessus vous le crime de ma mère ;
Mais quelque amour encor qui me pût éblouir,
Quand mon père paroît, je ne sais qu'obéir.

PHARNACE.

Soyons-nous donc au moins fidèles l'un à l'autre :
Vous savez mon secret; j'ai pénétré le vôtre.
Le roi, toujours fertile en dangereux détours,
S'armera contre nous de nos moindres discours :
Vous savez sa coutume, et sous quelles tendresses
Sa haine sait cacher ses trompeuses adresses.
Allons : puisqu'il le faut, je marche sur vos pas :
Mais, en obéissant, ne nous trahissons pas.